Pieces contenues
dans
ce Volume

Le Mariage Secret – en 3. actes.
L'inconstant – en 5. actes.
Les trois Jumeaux Venitiens – en 4. actes.
Democrite amoureux – en 5. actes.
Le Somnambule – en 1. acte.
La Coupe enchantée – en 1. acte.

LA COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Aux Dépens de la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XLIX.

AVEC PERMISSION.

ACTEURS.

ANSELME.

LELIE, Fils d'Anſelme.

JOSSELIN, Gouverneur de Lelie.

BERTRAND, Fermier d'Anſelme.

Mr. GRIFFON, } Beaux-freres.
Mr. TOBIE, }

LUCINDE, Fille de Mr. Tobie.

THIBAUT, Fermier de Mr. Tobie.

PERRETTE, Femme de Thibaut.

La Scéne eſt dans la cour du Château d'Anſelme.

LA COUPE ENCHANTÉE.

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.

NON mordienne, vous dis-je, je ne me laisserai pas enjoller davantage.

LUCINDE.

Hé, mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Je n'en ferai rien.

PERRETTE.

Auras-tu bien le cœur si dur que....

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laisse-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventregoine! Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette, & que diroit-on?

PERRETTE.

Ardé, ce qu'on en diroit seroit-il tant à ton desavantage?

BERTRAND.

Testigué, si notre Maître, qui hait les Femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je ?

LUCINDE.

Quand il sçaura que je suis une jeune Fille persécutée par une Belle-mere, abandonnée à la sollicitation & à l'inimitié de mon propre Pere, & qui fuit la maison paternelle, de crainte d'épouser un Magot qu'elle veut me donner, parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi sans doute.

BERTRAND.

Morgué, je vous dis qu'il n'est point pitoyable, je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi je gage que ces larmes le débaucheront, comme elles m'ont débauchée; je ne les vis pas plutôt couler que je me résolus d'abandonner mon ménage, pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut le Fermier de son Pere, qui est le meilleur homme du monde, & de la meilleure humeur; est-ce que ton Maître sera plus rebarbatif que moi?

BERTRAND.

Ventredié, vous me feriez enrager; est-ce que je ne sçavons pas bien ce que je sçavons?

LUCINDE.

Fais-moi parler à ce jeune-homme que tu dis qui est son Fils, je le toucherai je m'assure, & je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son Pere en notre faveur.

BERTRAND.

Hé bien, hé bien, ne voilà-t'il pas. Palsangoi, n'an dit bian vrai qu'il n'y a rian de si dur que la tête d'une Femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce Fils est le *Tu-Autem* du sujet pourquoi on reçoit ici les Femmes comme un chien dans un jeu de quille; que le Pere ne veut point que le Fils en voye aucune; que le Fils n'en connoit non plus que s'il n'y en avoit point au monde, & qu'il ne sçait pas seulement comme on les appelle; que le Pere sottement lui apprend tout cela; que le Fils croit tout cela sottement, & que, que... que Diable ne vous ai-je pas dit tout cela.

PERRETTE.

Hé bien, oui; mais d'où vient qu'il ne veut pas que son Fils

connoiſſe des Femmes, eſt-ce une ſi mauvaiſe connoiſſance?

BERTRAND.

D'où vient... d'où vient... Eh, l'eſprit bouché! ne vous ſouvient-il pas que de fil en aiguille je vous ai conté que le Pere avoit épouſé une Femme qui en ſçavoit bien long, & que pour empêcher qu'il n'ait, comme li, le même malancombre qu'il a li, comme bien d'autres, il a juré ſon grand juron, que jamais Femme ne ſeroit rien à ce Fils, & voilà ce qui fait juſtement que... mais ventreguienne que de babil, eſt-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, & me tourner les talons?

LUCINDE *lui donnant de l'argent.*

Mon ami, mon pauvre ami.

BERTRAND.

Mon ami, mon pauvre ami... jarnigué ne vlà-t'il pas encor la chanſon du ricochet avec vos piéces d'or.

PERRETTE.

Et va, va, prends toujours.

BERTRAND.

Ventregué, que veux-tu que j'en faſſe?

LUCINDE *lui en donnant encore.*

Mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Taſtigué, n'avez-vous point de honte de me tanter comme ça?

PERRETTE.

Prends, te dis-je.

BERTRAND.

Morgué, c'eſt être bien Satan.

LUCINDE.

Bertrand...

BERTRAND.

Jarni, cela eſt cauſe que je vous ai déja fait paſſer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grand malheur.

BERTRAND.

Morgué, celà va encore être cauſe que je vous y ferai paſſer le jour.

LUCINDE.

Mon cher Bertrand.

BERTRAND.

Mort de ma vie, que vous ai-je fait?

PERRETTE.

Eh, prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends, morguoi prends toi-même.

PERRETTE.

Hé bien donne-le-moi, je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bien envie de me voir frotter.

PERRETTE.

La, la, prends courage, il ne t'eſt point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée; ramene-nous dans la logette.

BERTRAND.

Oui; mais morgué notre petit Maître eſt un charcheur de midi à quatorze heures, il a toujours le nez fourré par tout; s'il vient à vous trouver, hem?

LUCINDE.

Peut-être ſera-t'il bien-aiſe de nous voir & de nous parler.

BERTRAND.

Teſtigué, ne vous y fiez pas. C'eſt un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à ſon Pere. Il vaut mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aille pas vous charcher. Attendez, je vais voir ſi perſonne ne nous en empêche.

SCENE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

ENfin, Perrette, nous reſterons ici juſqu'à ce ſoir.

PERRETTE.

Oui; mais je ne ſommes guere loin du Châtiau de votre Pere, j'ai peur que je ne ſoyons pas long-tems ici ſans qu'on vienne nous y charcher.

LUCINDE.

Nous y ſerons bien cachées. Mais en conſcience, Perrette, voudrois-tu partir d'ici ſans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune-homme de l'erreur où l'on le fait vivre?

PERRETTE.

Ouais, vous vous intéreſſez bien pour lui; ſi j'oſois, je croirois quelque choſe.

LUCINDE.

Et que croirois-tu ?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sçais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire ?

PERRETTE.

Mon gueu, je ne sis pas si sotte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la sarrure, je me dis à parmoi, vlà notre Maîtresse Lucinde qui se prend. Et si ce grand dadais que n'an li veloit bailler pour époux, avoit eu aussi bonne mine que ce petit étourniau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avouë que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, & que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit ; mais jusqu'à présent je ne m'apperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement, que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh oui, oui, vous autres grosses Dames, vous n'allez point tout d'abord à la franquette, vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses : Pour moi je n'y entends point tant de façons, & quand Thibaut me prit la main la premiére fois pour danser, & qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai tout du premier coup c'en que chela vouloit dire. Mais qu'entends-je ?

SCENE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT *derriére le Théâtre.*

HAye, haye, haye.

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille !

THIBAUT.

Ho, ho, ho.

PERRETTE.

Ah Madame, c'eſt la voix de notre Mari Thibaut, nous vlà pardus! LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

SCENE IV.

LUCINDE, PERRETTE, BERTRAND, THIBAUT.

BERTRAND.

OU courez-vous? fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le Mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND.

Joſſelin, le Gouverneur de notre petit Maître, vient par ilà.

THIBAUT.

Hola quelqu'un, hola.

PERRETTE.

Entends-tu, c'eſt fait de nous, s'il nous trouve.

SCENE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN *dans le Château.*

BErtrand, hé Bertrand.

BERTRAND.

Oyez-vous? nous ſommes flambez, s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & n'en ouvrez point la porte à perſonne.

SCENE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

QUi eſt-ce donc qui crie de la ſorte ?

BERTRAND.

Il faut que ce ſoit quelque paſſant qui s'eſt égaré ; mais le voilà.

THIBAUT.

Hé, parlez donc vous autres, êtes-vous muets ?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc ſourds ?

JOSSELIN.

Encor moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas ?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palſangué, vous êtes trop drôles ; puiſque vous n'êtes ni ſourds ni muets, il faut que je vous embraſſe. Oui morgué ; je ſis votre ſerviteur.

JOSSELIN.

Eſt-ce que nous nous connoiſſons ?

THIBAUT.

Je ne ſçai pas ; mais je crois que nous ne nous ſommes jamais vûs.

JOSSELIN.

C'eſt ce qui me ſemble.

THIBAUT.

Palſangué, vous vlà bian étonnai.

JOSSELIN.

Et qui ne le ſeroit pas ? Nous ne nous connoiſſons point, & vous m'embraſſez comme ſi nous nous étions vûs toute notre vie.

THIBAUT.

Taſtigué, vous avez biau dire ; je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, & que vous m'enſeignerez ce que je charche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous?

THIBAUT.

Je cherche ma Femme, ne l'avez-vous point vûë?

JOSSELIN.

Ah, vraiment oui, c'eſt bien ici qu'il faut chercher des Femmes.

THIBAUT.

Elle a nom Parrette, elle s'en eſt enfouie de cheux nous, palſangué chela eſt bian drôle, pour courir les champs avec la Fille de Monſieur Tobie, notre Maître, que l'on vouloit marier, maugré elle, au Fils de Monſieur Griffon, Neveu de notre Maîtreſſe: Je ne ſçai morgué comme ces maſques ont fagoté tout chela; mais la nuit Parrette ſe couchi auprès de moi, & pis je ne li trouvis plus le lendemain; avez-vous jamais rien vû de plus plaiſant que chela?

JOSSELIN.

Cela eſt fort plaiſant.

THIBAUT.

Oh, ce qu'il y a de plus recréatif, c'eſt qu'elles ſont toutes fines ſeules, & comme elles ſont morgoi bian jolies, ſi elles alloient rencontrer quelque gaillard qui voulit en faire comme des choux de ſon jardin, elles ſeroient bian attrapées; tout franc, quand je ſonge à chela, je n'en ris morgué que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous?

THIBAUT.

Je crains... & que ſçais-je moi, je crains... eſt-ce que vous ne ſçavez pas ce qu'on craint, quand on ne ſçait où diable eſt ſa Femme?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de ſçavoir ce qui en eſt, on pourroit vous donner ſatisfaction.

THIBAUT.

Bon, eſt-ce qu'on ſçait jamais ça; pour s'en douter paſſe, mais pour en être ſûr niſle; j'aurois morgué biau le demander à Parrette, elle ne l'avoueroit jamais, elle eſt trop deſſalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen ſûr pour en ſçavoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'eſt-ce encor?

JOSSELIN.

C'eſt une Coupe qui eſt entre les mains du Seigneur de ce Château ; quand elle eſt pleine de vin, ſi la Femme de celui qui y boit lui eſt fidéle, il n'en perd pas un goute ; mais ſi elle eſt infidéle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela eſt bouffon ; & où diable a-t'il pêché chela ?

JOSSELIN.

Il l'a achetée d'un Arabe, qui, ſoit par compoſition ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce Monſieur acheta-t'il ce joyau-là ?

JOSSELIN.

Par curioſité.

THIBAUT.

Eſt-ce qu'il étoit marié ?

JOSSELIN.

Oui. THIBAUT.

J'entends, j'entends, il vouloit voir ſi ſa Femme.., n'eſt-ce pas ? JOSSELIN.

Juſtement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eut la Coupe, il y but, je gage.

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit.

JOSSELIN.

Non. THIBAUT.

Morgué, c'eſt être bien plus heureux que ſage. Il s'en tint-là ? JOSSELIN.

Non. THIBAUT.

Il y rebut ?

JOSSELIN.

Oui. THIBAUT.

Taſtigué, vlà un ſot homme.

JOSSELIN.

Plus encor que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc ? contez-moi cela pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa Femme.

THIBAUT.

Le benêt !

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.

Le jocrisse !

JOSSELIN.

Il lui envoya des présens.

THIBAUT.

L'impertinent !

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT.

Elle y vint ?

JOSSELIN.

Est-ce qu'on résiste aux présens.

THIBAUT.

Et comment cela se passa-t'il ?

JOSSELIN.

En excuses du côté de la Dame, en soufflets de la part du Mari.

THIBAUT.

Elle les souffrit patiemment.

JOSSELIN.

Oui ; mais quelques jours après...

THIBAUT.

Il but encore dans la Coupe.

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Et que fit la Coupe ?

JOSSELIN.

Elle répandit.

THIBAUT.

Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, & vint de dépit se loger dans ce Château écarté, pour ne plus entendre parler de Femme de sa vie.

THIBAUT.

Avec la Coupe?

JOSSELIN.

Avec la Coupe.

THIBAUT.

Et dequoi lui sert-elle?

JOSSELIN.

Elle lui sert à voir qu'il a beaucoup de confreres, & cela le console. THIBAUT.

Et comment les voit-il?

JOSSELIN.

Il engage tous les passans, que le hazard conduit ici, d'en faire l'épreuve. THIBAUT.

Et depuis quand fait-il ce métier-là?

JOSSELIN.

Depuis quatorze ou quinze ans.

THIBAUT.

En a-t'il bien vû depuis ce tems-là?

JOSSELIN.

Oh, en quantité.

THIBAUT.

Par ma fique vlà tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notte Maîtresse & son Biau-frere à la raison; l'un est un bon Normand, qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre; & l'autre est un Gascon, qui a épousé une Parisienne; comme ils sont logés vison visu, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leurs Femmes. Je vai leur dire que la Coupe les mettra d'accord; ils rodons autour de cette montagne pour apprendre des nouvelles de leur Fille. Mais quel est ce vilain Monsieur-là. JOSSELIN.

C'est le Maître de la Coupe & le Seigneur de ce Château.

SCENE VII.

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT.

ANSELME.

AH, Monsieur Josselin, mon pauvre Monsieur Josselin!

JOSSELIN.

Qu'y a-t'il de nouveau, Monsieur?

ANSELME.

Je ſuis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... qui eſt cet homme-là ?

JOSSELIN.

C'eſt un honnête Payſan qui eſt en quête de ſa Femme, elle s'eſt échapée de chez lui avec une jeune Fille, & pour les retrouver il eſt avec une paire de Meſſieurs qu'il va chercher pour faire l'eſſai de votre Coupe.

THIBAUT.

Je vai vous amener de la pratique, laiſſez faire.

SCENE VIII.

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ANSELME.

AH, vraiment de la Coupe ! j'ai bien d'autres tintouins dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANSELME.

J'ai vû... Ouf !

BERTRAND.

Auroit-il vû ces maſques de Femmes, écoutons.

ANSELME *(lui donnant un ſoufflet.)*

Je viens de voir... Que fais-tu là ?

BERTRAND.

Rien.

ANSELME.

Va à ta beſogne, & ne revien point qu'on ne t'appelle.

SCENE IX.

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

JE viens de voir mon Fils, le petit pendart me fait des queſtions qui m'ont penſé mettre l'eſprit ſans deſſus deſſous, il lui prend des curioſités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi, Monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit. Je crains bien que toutes ces précautions ne deviennent inutiles, & que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des Femmes au monde, ne porte davantage son petit génie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Et qui l'instruira qu'il y a des Femmes?

JOSSELIN.

Tout, Monsieur, le bon sens premiérement. Oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge; là, cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses; la raison vient, & parmi plusieurs curiosités nous fait appercevoir que l'Homme ne vient point sur la terre comme un champignon, que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts; ces ressorts viennent à se mouvoir par le moyen du cœur; ce mouvement du cœur échauffe le cerveau; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne connoit pas bien d'abord; l'amour se met quelquefois de la partie. Il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles, & voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde; mais je m'en mocque, & j'empêcherai bien que mon Fils..... Le voici; je ne suis pas en état de lui parler, mon désordre paroîtroit à sa vûë; fortifiez-le dans mes pensées, pendant que je vai me remettre.

SCENE X.

LELIE, JOSSELIN.

LELIE.

D'Où vient que mon Pere me fuit?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose?

LELIE.

Je ne ſçai.

JOSSELIN.

Vous ne ſçavez.

LELIE.

Non, je ne ſçai ce que je lui veux, je ne ſçai ce que je me veux à moi-même, je ſens que je m'ennuie, & je ne ſçai pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN.

C'eſt que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'eſprit de jouir des beautés qui ſe préſentent à vous.

LELIE.

Et quelles ſont ces beautés.

JOSSELIN.

Le Ciel, la Terre, le Feu, l'Eau, l'Air, le Jour, la Nuit, le Soleil, la Lune, les Etoiles, les Arbres, les Prés, les Fleurs, les Fruits.

LELIE.

Oui, tout cela eſt fort divertiſſant. Ah! mon cher Monſieur Joſſelin, je voudrois bien...

JOSSELIN.

Quoi?

LELIE.

Vous ne le voudrez pas vous.

JOSSELIN.

Qu'eſt-ce encor?

LELIE.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

LELIE.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN.

Plaît-il?

LELIE.

Ah! je ſçavois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez-vous oublié que votre Pere vous l'a défendu?

LELIE.

Et c'eſt parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car enfin je m'imagine qu'il y a dans le monde des choſes qu'il ne veut pas que je ſçache, & ce ſont ces choſes-là que je m'imagine que je brûle de ſçavoir.

JOSSELIN.

Le petit fripon.

LELIE.

LELIE.

Oh ça, Monsieur Josselin, en bonne vérité dites-moi ce que c'est que ces choses-là?

JOSSELIN.

Qu'est-ce à dire ces choses-là?

LELIE.

Oui. Qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici?

JOSSELIN.

Rien. LELIE.

Vous mentez, Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Point du tout. LELIE.

On me cache bien des choses, Monsieur Josselin; vous lisez dans des Livres; & mon Pere y sçait lire aussi; pourquoi ne m'a-t'on pas appris à y lire?

JOSSELIN.

On vous l'apprendra, donnez-vous patience.

LELIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, & c'est une honte d'être si ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN.

Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LELIE.

Et si mon Pere venoit à mourir, Monsieur Josselin, car je sçai bien qu'on meurt, que deviendrai-je?

JOSSELIN.

Vous deviendriez mon Fils, & je serois votre Pere pour lors. LELIE.

Vous vous mocquez de moi, Monsieur Josselin, ce n'est pas comme cela que cela se fait, & ce seroit à mon tour d'être Pere de quelqu'un. JOSSELIN.

Et bien vous seriez le mien si vous vouliez, & je serois votre Fils, moi. LELIE.

Oh, ce n'est pas comme cela que cela se fait; assurément vous ne voulez pas me le dire; mais je le sçaurai, vous avez beau faire. JOSSELIN.

Oh, vous sçaurez, vous sçaurez que vous êtes un petit sot, & que vos discours me fatiguent.

LELIE.

Monsieur Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener tout seul, je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oui, & je vais moi tout de ce pas avertir votre Pere de vos extravagances, & vous verrez après où je vous menerai promener. Oh, oh, voyez-vous le petit impudent avec ses promenades.

LELIE.

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrois mourir sur le pas de la porte.

SCENE IX.

LUCINDE, LELIE, PERRETTE.

PERRETTE.

Madame, le voilà tout seul.

LUCINDE.

Approchons-nous pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LELIE.

Mon Pere n'est pourtant pas un bon Pere, de ne me pas montrer tout ce qu'il sçait, & c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut pas lui dire d'abord qui nous sommes; mais je gage bien qu'il le devinera.

LELIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sçache, est cent fois plus beau que ce que je sçai. Je pense je ne sçai combien de choses toutes plus jolies les unes que les autres, & je meurs d'impatience de sçavoir si je pense juste. Mais que vois-je? voilà deux jeunes garçons joliment habillés, je n'en ai point encor vû comme ceux-là, je voudrois bien les aborder, mais je suis tout hors de moi-même, & je n'ai pas presque la force de parler; ils se baissent & puis se haussent, qu'est-ce que cela signifie?

LUCINDE.

Nous hésitons à vous aborder.

LELIE.

Ils parlent comme moi. Que de questions je vais leur faire.

LUCINDE.

Vous paroissez étonné de nous voir.

LELIE.

Oui, je n'ai jamais rien vû de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE.

Oh, mort de ma vie, que la nature est une belle chose!

LELIE.

D'où venez-vous? Qui vous a conduits ici? Est-ce mon Pere ou moi que vous cherchez? De grace, ne parlez point à mon Pere, & demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger vous n'êtes point fâché de nous voir.

LELIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE.

Cela est admirable! & que croyez-vous de nous, s'il vous plaît?

LELIE.

Les deux plus belles créatures du monde; je n'ai jamais rien vû, mais je ne connois rien de plus parfait que vous, & je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure; je demeurerai toujours ici, & mon Pere & Monsieur Josselin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, si vous sçaviez ce que nous sommes.

LELIE.

Et n'êtes-vous pas des hommes comme nous?

PERRETTE.

Oh, vraiment non, il y a bien à dire.

LELIE.

Hors les habits & la beauté, je n'y vois point de différence.

PERRETTE.

Oui-da, c'est bien tout un, mais ce n'est pas de même.

LELIE.

Il est vrai que je sens en vous voyant ce que je n'ai jamais senti. Ah! si vous n'êtes pas hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure?

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait?

LELIE.

Non; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE.

Eh bien, tenez, mon pauvre enfant, bien loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LELIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le tems; mais qui aimez-vous mieux de nous deux, là parlez franchement, n'est-ce pas moi?

LELIE.

Je vous aime beaucoup, mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE.

Tout de bon.

LELIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LELIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits, je ne sçaurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LELIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais, que pensez-vous en l'aimant?

LELIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire?

PERRETTE.

Et que feriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?

LELIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre?

LELIE.

De tout mon cœur, pourvû que je vous suive toujours.

SCENE XII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LELIE.

LELIE.

AH! mon cher Monſieur Joſſelin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah Ciel! JOSSELIN.

Que vois-je? Tout eſt perdu. Ah! vraiment voici bien pis que la promenade.

LELIE.

Je n'en avois jamais vû, & je le ſçavois bien moi qu'il y avoit dans le monde quelque choſe qu'on ne me diſoit pas.

JOSSELIN.

Paix. PERRETTE.

Qu'il a la mine rebarbative.

JOSSELIN.

Et d'où diantre ces deux carognes ſont-elles venuës?

LELIE.

Monſieur Joſſelin.

JOSSELIN.

Taiſez-vous. PERRETTE.

Comme il nous regarde.

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà.

JOSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes? Qu'y venez-vous faire?

PERRETTE.

C'eſt pis qu'un loup garou.

LELIE.

Monſieur Joſſelin, ne les effarouchez pas.

JOSSELIN.

Comment, petit fripon, vous oſez.... Quelles ſont belles!

LUCINDE.

Si c'eſt un crime pour nous de nous trouver ici, il n'eſt pas difficile de le reparer, & notre deſſein n'eſt pas d'y faire un long ſéjour.

JOSSELIN.

Le beau visage qu'a celle-ci !

PERRETTE.

Je n'y serions pas venuës, si j'eussions cru qu'on nous eût si mal reçuës.

JOSSELIN.

Le drôle de petit air qu'a celle-là !

LELIE.

N'est-il pas vrai, Monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau ?

JOSSELIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne sçavez ce que vous dites. Les deux jolis bouchons que voilà !

PERRETTE.

Il est enragé ; comme il rouille les yeux.

LELIE.

Monsieur Josselin, menons-les à mon Pere.

JOSSELIN.

Comment, petit effronté, à votre Pere ; tournez-moi les talons, & ne regardez pas derriére vous.

LELIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSELIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je ; & vous, détallez au plus vîte.

LELIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux, moi. Allez vîte.... allez vous cacher dans ma chambre au bout de cette allée, voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit. Ferons-je bien d'y aller.

JOSSELIN.

Si vous ne dépêchez... Entrez dans le petit cabinet à main gauche, allez vîte, allez.

LELIE.

Demeurez ici, je vous en conjure.

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LELIE.

Pour la derniére fois, Monsieur Josselin... Attendez-moi, je vous prie ; je cours trouver mon Pere, j'obtiendrai de lui

que je vous aye ici, & Monsieur Josselin se repentira de vous avoir grondées. Je reviendrai dans un moment.

SCENE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

AH! malheureuses petites femelles, sçavez-vous bien où vous êtes, & le malheur qui vous talonne?

LUCINDE.

Nous sçavons tout ce que vous pouvez nous dire, mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles! sans cela.... Écoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là, ce seroit gâter toutes vos affaires.

PERRETTE.

Oh, je ne nous boutons rian dans la tête que de la bonne sorte.

JOSSELIN.

Son Pere veut enterrer toute sa famille avec lui, & ne consentira jamais...

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, & sçavoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce Château, & j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous, à condition que pour l'amour de moi....

PERRETTE.

Allez, mon bon Monsieur, vous voyez deux pauvres orphélines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, suivez-moi.

SCENE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND.

BERTRAND.

OH, palsangué ; je vous prends sur le fait ; je n'en suis plus que de moitié...

JOSSELIN.

Voilà un marousle qui vient bien mal-à-propos.

BERTRAND.

Testiguenne, puisque vous voulez les fourrer dans votre chambre ; je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute, vous le serez avec moi ; je ne m'en soucie guere.

JOSSELIN.

Veux-tu te taire ?

BERTRAND.

Morgué, je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par là ?

BERTRAND.

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND.

Je veux dire qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées ; je vai tout apprendre à notre Maître.

JOSSELIN.

Eh bien, oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND.

Mais, morgué, point de tricherie au moins.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & ne vous montrez plus sur les yeux de votre tête.

JOSSELIN.

Chut, ou je te rendrai complice.

BERTRAND.

Motus, ou je découvrirai le pot aux roses.

SCE-

SCENE XV.

ANSELME, LELIE, JOSSELIN, BERTRAND.

LELIE.

OUi, mon Pere, il eſt impoſſible que vous me refuſiez, quand vous les aurez vûës; venez ſeulement; où ſont-ils, qu'en avez-vous fait, Monſieur Joſſelin?

JOSSELIN.

Que veut-il dire?

ANSELME.

Je ne ſçai ce qu'il me vient conter.

LELIE.

Que ſont-ils devenus, Bertrand?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc?

LELIE.

Répondez-moi, Monſieur Joſſelin, où malgré la préſence de mon Pere....

JOSSELIN.

Doucement, petit drôle.

LELIE.

Eclaircis-moi de ce que je veux ſçavoir, coquin.

BERTRAND.

Haye, ahy, vous m'étranglez. Eſt-il devenu fou?

LELIE.

Ah! mon Pere, commandez qu'on me les faſſe retrouver; ou j'en mourrai de déſeſpoir.

ANSELME.

Quoi, qu'y a-t'il? Que veux-tu qu'on te rende? Te voilà bien échauffé.

LELIE.

Cherchons par tout. Si je ne les retrouve, je ſçai bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Eh, attendez, attendez. Ce ne ſont pas des moigniaux que vous charchez?

LELIE.

Non, traître, ce ne ſont pas des moineaux.

BERTRAND.

Hé bien morgué, quoi que ce puiſſe être, allons les chercher nous deux; m'eſt avis que j'ai entendu queuque choſe grouiller de ce côté-là.

LELIE.

Courons-y, mon pauvre Bertrand, ne me quitte point. Monſieur Joſſelin, malheur à vous ſi je ne les retrouve.

SCENE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

DEs menaces! vous voyez comme il perd le reſpect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non, non, il vaut mieux qu'en courant il aille diſſiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME.

Mais je crois qu'en effet il eſt devenu fou; quel galimatias m'a-t'il fait.

JOSSELIN.

C'eſt juſtement une ſuite de ce que je diſois tantôt; ce ſont des idées qui lui paſſent par la cervelle, & je ne jurerois pas trop que ce ne fuſſent des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes! vous vous mocquez, Monſieur Joſſelin; peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vû?

JOSSELIN.

Belles merveilles. Et ne vous a-t'il jamais arrivé de faire des ſonges?

ANSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choſes que vous n'avez jamais

vûës, & que vous ne vous seriez jamais imaginées, si vous n'aviez dormi.

ANSELME.

D'accord; mais ce petit garçon-là ne dort pas.

JOSSELIN.

Non vraiment, au contraire je ne l'ai jamais vû si éveillé.

ANSELME.

Hé bien.

JOSSELIN.

Hé bien, il rêve tout éveillé, & c'est justement ce qui fait qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres?

JOSSELIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent par tout malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela seroit bien horrible que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le seront à coup sûr, & dès-à-présent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe, & si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoîtra du moins que pour les haïr.

JOSSELIN.

Il ne les haira point

ANSELME.

Il les détestera en apprenant ce qu'elles sçavent faire. Mais qu'est-ce-ci?

JOSSELIN.

Et c'est ce bon Payſan qui vous amene ces deux personnes pour faire essai de votre Coupe.

SCENE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, Mrs. TOBIE & GRIFFON, THIBAUT.

PERRETTE, *à la fenêtre avec Lucinde.*

LE petit homme n'y eſt pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe, voyons d'ici ce qui ſe paſſe, puiſque nous pouvons voir ſans être vûës.

GRIFFON.

Oui, cadedis, je bous le dis & bous le ſoutiens, bous êtes un von ſot veau-frere.

THIBAUT.

Ah, ah, Monſieur, au mari de Madame votre Sœur.

PERRETTE.

Madame, c'eſt Thibaut.

TOBIE.

Sot! & qu'eſt-ce? queu terminaiſon eſt chela?

LUCINDE.

Mon Pere & mon Oncle ſont ici.

TOBIE.

Nous ſommes gens de bien de notre race, je ſerois marri qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT.

Eh, eh, Monſieur, le Frere de Madame votre Femme, vous n'y ſongez pas.

GRIFFON.

Tu fais vien de m'appartenir.

TOBIE.

C'eſt le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT.

Meſſieurs, Meſſieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le hola entre deux beau-freres qui ſe vont couper la gorge.

ANSELME.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc? Qu'avez-vous, Meſſieurs, qui vous oblige à en venir aux invectives?

GRIFFON.

Eh, Meſſieurs, ſerbiteur, je bous fais Juges de ceci. Boici le fait. J'ai fait l'honneur à ce Monſieur de donner mon Fils, qui eſt novle Monſieur comme moi, mordi, en mariage à ſa Fille, qui n'eſt qu'une ſimple Roturiére, & parce que la beille des nôces, la ſotte s'éclipſe de la caſe paternelle, il a l'inſolence de dire que c'eſt ma faute, & qu'elle a eu peur d'entrer dans mon alliance, à cauſe que je ſuis ſébere dans ma famille, & que je ne beux pas ſouffrir qu'aucun godeluriau approche mon domaine de la van-lieuë.

TOBIE.

Qu'eſt-ce ? Je donne ma Fille, qui aura dix mille livres de rentes, au Fils de ſu Monſieur, qui eſt gueu comme un rat, & parce qu'elle s'en eſt enfuye de chez moi pour éviter ce mariage, il me dira en me traitant comme un je ne ſçai qui, que parce que je ſuis trop bon dans mon domeſtique, à cauſe que ma Femme eſt toujours autour de moi à m'étouffer de careſſes, & que je ſouffre qu'elle m'appelle ſon petit papa, ſon petit fanfan, ſon petit camuſet; ce qui fait que ma maiſon eſt ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un différend qui eſt aſſez facile d'accommoder; ces Meſſieurs ſe diſent les choſes de ſi bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher de les croire; mais pour ſçavoir lequel des deux s'eſt le plus fait aimer de ſa Femme par ſes maniéres, votre Coupe enchantée ſera d'un ſecours merveilleux, & je ſuis sûr qu'elle les mettra d'accord, je vais l'apporter.

ANSELME.

Allez, Monſieur Joſſelin, cela finira la diſpute.

GRIFFON.

Cet homme nous a fait récit de cette Coupe, & je ſerai rabi de connoître par elle lequel eſt le fat de nous deux, je ſuis sûr que ce n'eſt pas moi.

TOBIE.

Nous en allons voir tout-à-l'heure un bien penaut, je ſçai bien qui ce ne ſera pas.

ANSELME.

Voici la Coupe.

TOBIE.

Donnez, donnez, je ſerois bien fâché de n'en pas faire eſſai

le premier, pour vous montrer combien je ſuis sûr de mon fait.

Le vin ſe répand.

JOSSELIN.

Ah, ah.

TOBIE.

Que vois-je? le vin eſt répandu, je penſe.

JOSSELIN.

Oh, par ma foi, le petit papa, le petit fanfan, le petit camuſet en tient.

GRIFFON.

Hé, qui de nous dus eſt le fat? hem, cadedis, mon veau-frere, vous me ferez raiſon de la conduite de ma Sœur.

TOBIE.

Voilà une méchante créature, je ne l'aurois jamais cru.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de careſſes, je vous conſeille de l'étrangler par bonne amitié.

TOBIE.

C'eſt chez vous qu'elle a ſuccé ce mauvais lait-là.

GRIFFON.

Oui, oui, cadedis, l'abſynte n'eſt pas plus amere que le lait que je leur fais ſuccer. Berſez, berſez, veau Ganimede, bous allez boir, veau-frere. A la ſanté de la compagnie.

La Coupe répand.

JOSSELIN.

Ahy, ahy, ahy.

GRIFFON.

Bouais, c'eſt que je ne la tiens pas droite.

La Coupe répand.

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez.

GRIFFON.

La main me tremble.

Tout répand.

JOSSELIN.

Ah, l'on a approché de votre domaine plus près que de la ban-lieuë.

GRIFFON.

Ma foi, je n'y comprends plus rien. Monſieur eſt von, on

ie trahit; je ſuis ſébere, & l'on me trompe; ſandis, comment faut-il donc faire avec ces diantres d'animaux-là. Allons. On s'en mordra les doigts. Sans adieu.

SCENE XVIII.

ANSELME, TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE.

ANSELME.

Juſqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup? O ça, à vous le dez, Pays.

THIBAUT.

A moi.

LUCINDE.

Parrette, ton mari vá boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuſe-t'il, ce n'eſt pas que je craigne rien, mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cauſe que vous êtes un bon frere, en voilà razade, bûvez.

THIBAUT.

Palſangué, je n'ai pas ſoif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir ſoif, & c'eſt ſeulement par curioſité, & pour ſçavoir ſi vous êtes aimé de votre femme; bûvez.

THIBAUT.

Non, morgué, je ne boirai point, & ſi le vin alloit répandre par hazard, teſtigué voyez-vous. Je ſuis mal-adroit de ma nature; quand je ſçaurois ça, en ſerois-je plus gras, en aurois-je la jambe plus droite, en dormirois-je plus que des deux yeux, en mangerois-je autrement que par la bouche, non pargué; c'eſt pourquoi, frere, je ſuis votte ſarviteur, je ne boirai point.

JOSSELIN.

Voilà un ruſtre d'aſſez bon ſens.

ANSELME.

C'eſt ce qui me ſemble, & je ſuis quaſi fâché de n'avoir pas été de ſon humeur.

TOBIE.

Oh, pardi, mon Fermier, vous avez plus d'eſprit que votre Maître.

THIBAUT.

Jarni, je ne ſçai pas ſi je fais bien; mais je ſçai bien que je ſerois fâché de faire autrement; j'aime Parrette, elle eſt ma femme; quand elle ſeroit la femme d'un autre, elle ne me plairoit pas davantage; je ne ſçai ſi je lui plais finfirmement, elle en fait le ſemblant du moins; je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tintelle que je l'ai laiſſée, il n'y a pas un iota à dire. Elle aime à batifoler, je ſuis d'himeur batifolante, je batifolons ſans ceſſe, & ſi je m'allois mettre dans la ſarvelle tous vos engingorniaux, adieu le batifolage; non, parlſanguoi, je n'en ferai rien.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, ſi je me marie.

PERRETTE.

Madame, je ſuis ſi aiſe que je ne ſçaurois plus m'en tenir; il faut que j'aille embraſſer notte homme.

JOSSELIN.

Voilà la perle des maris. Ami, touche là.

THIBAUT.

Votre valet.

TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens; embraſſe-moi.

THIBAUT.

Votre ſarviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paiſible.

PERRETTE.

Et voilà un vrai homme à femme; ah! que je le baiſerai tantôt.

THIBAUT.

Et, taſtigué, c'eſt Parrette.

ANSELME.

Que vois-je, des femmes ici?

THIBAUT.

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la Coupe, elle eût peut-être dit queuque choſe qui m'auroit chagraigné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit ; mais tu as bien fait, je t'en aime davantage.

TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fait de ma Fille ?

LUCINDE *à genoux.*

La voilà, mon Pere, qui ſe jette à vos genoux pour vous demander pardon.

TOBIE.

Va, ma Fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quel moyen ces femmes ſont-elles ici ?

JOSSELIN.

Je ne ſçai ; ce ſont peut-être elles qui ont fait naître à Monſieur votre Fils les idées.

SCENE DERNIERE.

ANSELME, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, THIBAUT, BERTRAND, LELIE.

BERTRAND *à Lelie.*

CE n'eſt pas par-là, vous dis-je.

LELIE.

Non, non, laiſſe-moi ; mais que vois-je ? ah ! c'eſt ce que je cherche, mon Pere, les voilà ; ſouffrez que je les emmene à ma chambre, je vous promets de n'en ſortir jamais.

ANSELME.

Qu'entends-je ?

LELIE.

Ah ! mon Pere, ne les allez pas gronder de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

C'en eſt fait, la deſtinée & la nature ſont plus forts que mes raiſonnemens ; votre ſeule préſence lui en a plus appris

en un moment, que je ne lui en avois caché pendant seize années; je commence moi-même à me rendre à la raison, & je vais changer de maniere.

TOBIE.

Qu'est-ce que tout ceci ?

ANSELME.

Vous le sçaurez, Monsieur; mais en attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon Fils a beaucoup de noblesse & plus de bien, & qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de Madame votre Fille.

TOBIE.

Volontiers, j'en serai ravi, & cela fera enrager ma femme.

LELIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours, que veulent-ils dire, Monsieur Josselin ?

JOSSELIN.

Cette Belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oui, mon Fils, je vous la donne en mariage.

LELIE.

En mariage! cela signifie-t'il qu'elle sera toujours avec moi, mon Pere ?

ANSELME.

Oui, mon Fils.

LELIE.

Quelle joye! Ah! mon Pere, que je vous ai d'obligation.

JOSSELIN.

Jamais le petit frippon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT.

Pargué, Parrette, tout cela est drôle.

PERRETTE.

Oui, cela est bel & bon; mais cette chienne de Coupe que deviendra-t'elle? Qu'il n'en soit plus parlé; car quoique je ne craignons rien, je ne dormirons point en repos.

ANSELME.

Qu'elle ne vous inquiete point, je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire l'essai de la Coupe, qu'il dépêche; mais franchement je ne conseille à personne d'y boire, & l'exemple du Payſan est sur ma foi le meilleur à suivre.

FIN.